que de belles moissons couvrent les plaines et la pente des côtes ; çà et là, paissent de nombreux troupeaux conduits par de joyeux bergers ; et maintenant que la terre verse de son sein de quoi nourrir les heureux habitants d'Isola, on ne voit plus de pauvres enfants se séparer de leurs mères pour aller pleurer sur une terre lointaine, où bien souvent ils meurent de misère ou de chagrin.

José, qui fit remarquer toutes ces choses à son hôte, se garda bien de lui dire que c'était à lui seul que le pays était redevable de sa prospérité ; en le conduisant dans la chapelle de Marie, réparée avec goût, il ne parla point des sommes d'argent qu'il avait offertes en cette occasion, et si l'étranger le sut, c'est que le bon curé d'Isola et le Parisien Pannaz l'en instruisirent.

Mes jeunes lecteurs s'étonnent d'entendre prononcer ici le nom de Pannaz, de cet ami qui avait retardé le départ de José ; ils apprendront avec plaisir que ce jeune Savoyard ne tarda pas à suivre l'exemple de José : fatigué d'une vie toujours agitée, il revint dans son hameau, où il a bâti une chaumière qu'il se propose de ne jamais abandonner.

Le jeune voyageur, témoin de la félicité qui l'entourait à

Isola, a été sur le point de s'établir aussi dans cette paisible contrée, où fleurissent, derrière les montagnes, la religion, les mœurs pures et les arts champêtres ; malheureusement d'impérieuses circonstances l'ont rappelé au sein des villes qu'il habite à regret ; mais pour ne se point priver entièrement des plaisirs sans remords que procurent les champs, il accourt chaque année visiter ses bons amis. L'époque est fixée, et l'on est sûr qu'il reparaît avec les premiers jours du printemps. Son arrivée est une fête pour la famille de José, et les deux mois qu'il passe dans son sein s'écoulent dans les plus douces jouissances. Mais qu'on devient triste au moment de son départ pour la France ! Comme les petits enfants de Geneviève se jettent douloureusement dans ses bras ; combien de fois ils lui font promettre qu'il reviendra bientôt, et avec quelle ardeur, avec quelle impatience ils attendent le retour du printemps !

Et leur ami, croyez-vous qu'il les quitte sans chagrin ? oh ! non ; à peine a-t-il descendu la colline de la *séparation*, que des larmes abondantes inondent son visage ; son âme se remplit d'amertume à la pensée des villes où il ne trouve point de repos, et où il doit s'enfermer pendant dix mois.

Quand il a franchi les portes